– XLVI –

DÉBATS AUTOUR DE LA PRONONCIATION DU GREC ANCIEN*

261

Parler de la prononciation d'une langue morte peut sembler paradoxal. Puisqu'elle est morte, on peut chercher à la lire et à la comprendre, mais pourquoi se soucier de ce qui ne concerne qu'une langue vivante ?

Cependant, lorsque nous entendons au théâtre Vadius, alias l'excellent helléniste Gilles Ménage, dire à Trissotin :

> On voit partout chez vous l'*Ithos* et le *Pathos*

le second de ces deux mots transcrits du grec se range en quelque sorte du côté du pathétique, mais le premier reste sans résonance dans le vocabulaire français, alors que la commission nationale d'éthique joue un rôle important dans notre pays. Commission d'éthique et non d'ithique. Ce n'est pas un simple détail de prononciation. Nous sommes là devant un véritable fossile, un témoin erratique de débats qui, pendant trois siècles, ont agité une partie de la République des Lettres. Tel est le sujet que je me propose de traiter devant vous en insistant, compte tenu du temps dont je dispose, sur les origines de la question et sur les débuts de la discussion érudite.

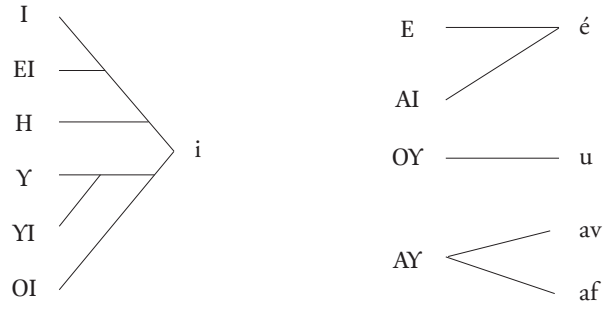
262

Pour nous, spécialistes ou non de l'Antiquité, les langues classiques sont des langues mortes, le latin – malgré les efforts des partisans du latin vivant – comme le grec, pourtant toujours parlé en Grèce. Il n'en était pas de même au temps de la Renaissance. À la différence du latin, langue de l'Église romaine, langue intellectuelle de la plus grande partie de l'Europe tout au long du Moyen Âge et au-delà, le grec est pour les premiers humanistes une langue étrangère. Pétrarque se lamentait de tenir entre ses mains un manuscrit d'Homère qui restait désespérément muet pour lui. Quelques Italiens sont donc allés à Constantinople pour apprendre cette langue. Beaucoup d'autres se sont initiés au grec auprès de maîtres byzantins invités dans leur pays, et plus tard auprès de réfugiés fuyant les Ottomans. Pour tous ces Hellènes d'origine, le grec est une langue vivante, qui admet plusieurs niveaux, mais ne présente pas de coupure depuis l'antiquité la plus reculée. L'*Iliade* d'Homère et l'épopée médiévale de Digénis Acritas se prononcent de la même manière. C'est cette prononciation que les Byzantins enseignent à leurs élèves, convaincus qu'ils sont de son ancienneté, ou plutôt de sa continuité.

* *Les premiers siècles de la République européenne des lettres : actes du colloque international, Paris, décembre 2001*, éd. par M. Fumaroli, Paris 2005, p. 261-272.

Prenons un exemple parisien du XV^e^ siècle. Georges Hermonyme, originaire de Mistra, l'antique Sparte, s'arrête dans notre capitale en 1476, au retour d'une mission en Angleterre, et il restera ici plus de trente ans, jusqu'à sa mort. Il mène une vie besogneuse, transcrivant des livres grecs, parfois bilingues, et donnant des leçons. Parmi ses tout premiers élèves se trouvent des auditeurs d'âges variés et de nationalités diverses : Jacques Lefèvre d'Étaples et Guillaume Budé, l'Allemand Johann Reuchlin et l'Autrichien Bernhard Perger. À tous, il apprend la prononciation du grec qui est la sienne, et c'est à elle que sera attaché plus tard le nom de son élève Johann Reuchlin ; la prononciation reuchlinienne est celle du grec d'aujourd'hui, à quelques détails près.

Quelles sont les principales particularités de cette prononciation byzantine, qu'on pourrait presque qualifier de néo-hellénique ? La plupart sont fort anciennes : les unes remontent à la période hellénistique (III^e^-I^er^ siècle avant notre ère), d'autres au début de la période impériale, selon
263 une chronologie que confirme la transcription des mots grecs empruntés en latin. C'est le cas de la réduction des diphtongues, dont aucune n'a subsisté comme telle si ce n'est dans la graphie (αι se prononce *é* et ου *u* – qui en français aussi s'écrit par le digramme *ou).* C'est aussi le cas de la tendance à la fermeture de plusieurs voyelles et de quelques diphtongues qui ont toutes abouti au son *i,* représenté à l'origine par une seule lettre, *iota.* C'est enfin la spirantisation des consonnes sonores ou aspirées, qui aboutissent à des fricatives : *b* (bêta) devient *v* ; *ph* (phi) devient *f*, etc.



Évolution du phonétisme grec de l'époque classique (V^e^ et IV^e^ siècles avant J.-C.) à la Renaissance.

À cet égard, les Byzantins du XV^e^ siècle avaient raison de considérer comme authentique la prononciation de leur langue, qui n'avait guère changé depuis le début de l'ère chrétienne. Certes les difficultés de l'orthographe n'étaient pas moins grandes que dans le français ou l'anglais d'aujourd'hui mais, dès le commencement de l'époque romaine et jusqu'à la fin de l'Empire byzantin, des traités, des manuels et des listes de tout